



# Pagaille organisée

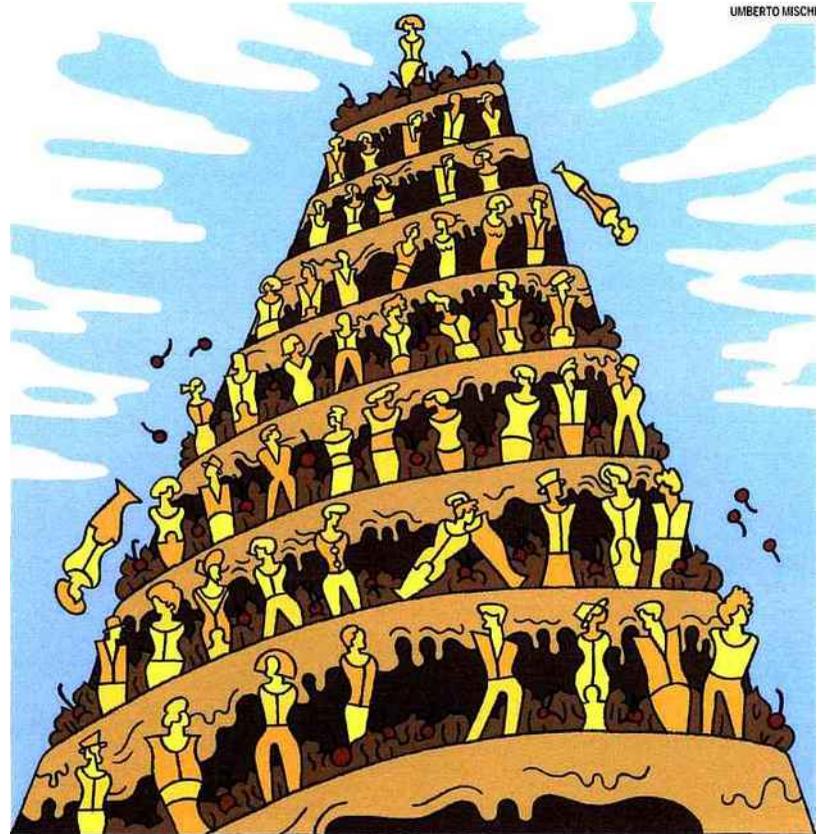


**I**l a donc fallu établir des taxinomies, nommer les espèces et les sous-espèces, identifier les phénomènes puis les classer par genres, créer des catégories divisées elles-mêmes en petites cases que l'on a du cloisonner encore pour prendre la mesure de ce monde. Impossible de faire tenir un globe dans un meuble à compartiments si on ne le coupe préalablement en tranches, puis en dés. L'homme s'y est employé sans ménager sa science. Ni sa littérature, idéalément outillée pour forger des archetypes, définir des modèles, camper dans le réel la figure humaine si vacillante, si floue, si contingente. Il s'agissait en somme de s'entendre sur une organisation, d'aboutir à un ordre et de se donner ainsi l'illusion de tout maîtriser.

Dans un XIX<sup>e</sup> siècle épris de rationalité, ou la science et la philosophie étaient supposées avoir réponse à tout, Bouvard et Pécuchet, pas si bêtes, posaient les bonnes questions. Qu'est-ce que le corps ? Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'univers ? Or il semble que quelque chose se soit déréglé depuis dans notre système d'explication du monde, que ces vieilles questions mêmes ne soient plus opérantes pour en interroger l'énigme et découvrir enfin qui nous sommes. Voici à présent celles qui nous viennent aux lèvres : « Comment laisser flotter les fillettes ? », « Comment habiter le paramilitaire ? », « Comment faire le lit de l'homme non schizoïde et non aïeul ? », « Friedrich Nietzsche est-il halal ? », « Comment planter sa fourchette ? »

Ces questions beaucoup plus pertinentes aujourd'hui qu'on en conviendra, sont les titres de quelques uns des chapitres du livre d'Emmanuelle Pireyre intitulé lui-même non sans ironie *« Féerie générale »*, lecture hautement recommandable au moment où nous nous apprêtons à attaquer la montagne de livres qui a poussé cet été dans notre dos, par origénèse instantanée, tandis que nous contempions l'océan. La langue ou plutôt les langues de tous bois que nous parlons et écrivons désormais y sont en effet surprises en flagrant délit de mensonge, littéraire ou non. Nous les voyons inventer les fictions politiques, communautaristes, générationnelles, toutes les mythologies artificielles de l'époque. Nous voyons le discours engendrer le cliché, puis le cliché saturer le discours. Nous voyons se constituer, avec ce Meccano de phrases toutes faites, nos nouvelles représentations du monde et triompher le paradoxe suivant : le lieu commun est un no man's land, la définition moderne de la solitude.

Ce roman se donne moins comme un récit que comme un dispositif ludique ou une installation d'art contemporain avec ordinateurs et vidéos, lesquels sont devenus, tout autant que les écrans de la fiction des miroirs du réel. Nous n'avons sur-



UMBERTO BISCHCI

lui d'autre prise que celle-ci semble-t-il : « Nous ne pouvons demeurer à l'intérieur des choses, même si elles sont notre plus grand amour ( ) Nous ne pouvons pas nous attarder. Impossible, même si la joie nous envahit, de tenir en place sur un flanc de montagne pour regarder le lac brillant dans la nuit ».

Aussi bien, nous ne lirons pas ici un de ces romans où tout tient et se tient, son encre n'est pas une huile injectée dans les rouages grippés du monde. La fiction du réel ordonnée par la littérature ne fait plus

## « Féerie générale », une manière somme toute optimiste de nommer le bordel ambiant

illusion. Mais si Emmanuelle Pireyre se moque feroce de ceux qui persistent à y croire, elle sait pourtant que l'on peut en avoir la nostalgie, comme du paradis perdu. Alors elle nous montre une fillette de 9 ans, Roxane, qui s'entête à peindre tandis que ses camarades profitent plutôt de récréations pour spéculer en Bourse. Et non seulement elle peint, au lieu de songer comme les autres à « renflouer ses comptes de trading », mais elle s'est « spécialisée dans le genre pictural légèrement désuet de la peinture équestre ».

Des micro-rechts s'enchaînent et se chasedent, nous surprenons la conversation

pontifiante de responsables politiques, nous suivons en France un universitaire suédois attiré par les « centres historiques et les filles faciles » (mais « si nous sommes prêts à offrir énormément à nos visiteurs étrangers ( ), les Français ne sont pas mûrs pour le tourisme sexuel »), nous lisons les conseils de bonne conduite qu'une jeune musulmane prodigue à ses sœurs, nous apprenons que happenings et performances furent surtout conçus par les artistes pour lutter contre le froid de leurs lofts new-yorkais. Et mille autres aspects en core de cette « féerie générale » qui est une manière somme toute optimiste de nommer le bordel ambiant.

Car Emmanuelle Pireyre n'ignore pas que la théorie de ce naufrage relève aussi du discours : « Tout se passe comme si, au lieu de vivre dans le monde réel, nous vivions dans le Musée de l'homme ( ) Le réel muséifié n'est plus disponible, le réel est un pauvre fromage sous cloche ». Ce sont des étudiants qui parlent et leur lucidité prétendue n'est qu'une volute encore de notre logique en vrille, éperdument en quête d'un sens qui se dérobe. *Féerie générale* est un livre sans leçon, dont toutes les démonstrations n'aboutissent qu'à prouver la belle sante morale de l'humour en temps de crise. Puis aussi la nécessité de préserver envers et contre tout « notre préceuse réserve de recalculant ». ■

**FÉRIE GÉNÉRALE,**  
d'Emmanuelle Pireyre,  
L'Olivier, 256 p., 19 €.



# Emmanuelle Pireyre, la subversion souriante

*Féerie générale*, quatrième livre d'Emmanuelle Pireyre, fait, au travers de sept textes, surgir de l'inattendu pour introduire le doute sur le discours des évidences.

**FEERIE GENERALE,**  
d'Emmanuelle Pireyre.  
ÉDITIONS DE L'OLIVIER 248 PAGES,  
19 EUROS.

Dans le monde des fées, l'impossible se produit tout le temps et, en plus, personne ne s'en aperçoit. C'est même la définition du terme « féerie », un monde où le merveilleux est monnaie courante; nous y sommes, semble dire Emmanuelle Pireyre, qui entreprend de nous le faire toucher du doigt dans un livre comme elle a l'habitude d'en faire, profondément juste et totalement décalé. On se souvient de *Comment faire disparaître la terre?*, à propos de quoi elle nous confiait (*l'Humanité* du 30 mars 2006) son intérêt pour les « toboggans de la pensée », cette manière de rebondir d'idée en idée, du détail à l'ordre du monde, de la lamentation du deuil à la recette de cuisine.

« *Toboggans de la pensée* » : dans *Féerie générale*, ils nous conduisent, de cascade en cascade, de « *Comment laisser flotter les fillettes?* » à « *Frédéric Nietzsche est-il halal?* », de « *Comment faire le lit de l'homme non schizoïde et non aliéné?* » à « *Comment être là ce soir avec les couilles et le moral?* ». Au total, sept textes introduits par ces questions saugrenues, et qu'on aurait tort de réduire à une volonté d'étonner à bon compte, en



Patrice Normand

Dire que rien ne va de soi, c'est peut-être le propos de la « féerie » d'Emmanuelle Pireyre.

## S'étonner, se mettre d'une politique

en rajoutant dans le cocasse et l'incongru.

Il est vrai qu'Emmanuelle Pireyre a un vrai talent pour rapprocher des situations, des mots, des idées qu'on n'aurait jamais pensé devoir se rencontrer, mais le propos n'est pas là.

Dire que rien ne va de soi, c'est peut-être le propos de cette « féerie » qu'elle dé-

busque et met en pleine lumière. Ni le monde, ni la langue ne doivent passer comme une lettre à la poste. S'étonner, se mettre en alerte, voilà le premier devoir d'une politique de la lecture. Ainsi, on lira les aventures de Roxane, une petite fille de neuf ans plongeant dans la peinture animalière pour éviter les papotages de ses copains d'école sur Goldman Sachs et Standard & Poor's, celle de Batoule, bfoqueuse musulmane, donneuse de conseils de modestie vestimentaire à ses sœurs et experte en classification de fictions,

X ou soft. On partagera le cauchemar de ces traders qui « ne pensent pas aux 7 milliards de personnes qui ne sont pas en train de devenir multimillionnaires » et les voient en rêve, portant leurs têtes au bout de fourches. Histoires vite dites, paroles toutes faites, idées reçues volent en éclats quand Emmanuelle Pireyre tire sous leurs pieds le tapis de la langue, avec ce livre allègrement subversif, féérique, en somme.

**ALAIN NICOLAS**

Lire aussi *Foire internationale*. Éditions Les Petits Matins, 72 pages, 9 euros.



romans

## nouveaux paramètres du conte

Grave et drolatique, le quatrième roman d'Emmanuelle Pireyre capte le flux aléatoire des médias et du web dans un conte de fées 2.0.

**P**renez une conversation bobo, mélangez-la à une séance de drague sur internet, saupoudrez le tout de SMS hyper cryptés... *Féerie générale* aurait pu être un dispositif pompeux destiné à singer la surinformation de l'époque. Il n'en est rien. Le quatrième livre de cette auteur ayant un pied dans l'art contemporain réussit là où beaucoup échouent : trouver à partir des nouveaux médias une forme littéraire, convertir cette matière brute et speed en fiction qui ne se contente pas de mimer mais invente. En s'appuyant sur les supports virtuels (forums, sites de rencontres, médias, chats, photos, SMS), en relatant faits divers, légendes, rêves et anecdotes personnelles, Emmanuelle Pireyre fabrique un ouvrage fourmillant et drôle, étourdissant et culotté, où le coq-à-l'âne est érigé en art et le fragment un réjouissant prétexte à carambolages.

Shaker romanesque, *Féerie générale* brasse un petit peuple hétéroclite : bambins requins de la finance, psychopathe fan de mangas, artiste logé dans un bunker, hacker, collectionneuse de baisers et VIP en pagaille (James Brown, Nietzsche, Umberto Eco, Louis de Funès,



Yoko Ono, Christine Angot...) Ces microfictions, farces empreintes de gravité, reproduisent à leur manière décousue et maniaque le film accéléré de nos vies virtuelles, pratiquant une radioscopie de

notre psyché à l'ère des machines puissantes, de la viande halal et de la crise financière. **Emily Barnett**  
photo **Alexandre Guirkingner**

**Féerie générale** (Éditions de l'Olivier), 256 pages, 19 €





## Lectures pour tous

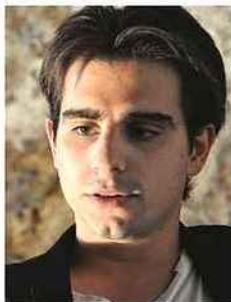


PHOTO

### Famous

par Bruno Mouron et Pascal Rostain, Robert Laffont,  
192 p., 35 euros.

\*\*\* Mouron se destinait à la photo animalière et Rostain à une carrière commerciale. Ils y sont parvenus, en quelque sorte, puisque ces compères, associés depuis des années, sont les deux plus grands paparazzis français. Ils ont pioché dans leurs archives de fabuleuses photos volées de « célébrités », prises entre 1960 et 1980 (et plus). L'intemporel noir et blanc magnifie Bardot, Gainsbourg, Delon et Romy, Johnny et Sylvie, Steve McQueen, Jack Nicholson (photo), tant d'autres, à Paris et ailleurs. Nostalgie assurée.  
VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND



ROMAN

### Notre-Dame-de-la-Merci

par Quentin Mouron,  
Olivier Morattel Editeur,  
120 p., 15 euros.

\*\*\* Phénomène littéraire en Suisse après la parution d' « Au point d'effusion des égouts », Quentin Mouron (photo), 23 ans, arrive en France avec son deuxième roman. Il se pose en spectateur dans un bled québécois pour raconter

l'histoire de Daniel, Jean et Odette, un trio insolite qui se déchire autour d'un trafic de coke. Ils cherchent à échapper à leurs vies minables mais, dès les premiers mots, on a compris que c'est impossible. Quentin Mouron élève un fait divers en tragédie moderne et universelle.

XAVIER THOMANN

ROMAN

### Libellules

par Joël Egloff, Buchet-Chastel, 188 p., 15 euros.

\*\* Sur une autoroute, un car de touristes en partance pour un voyage organisé croise un camion rempli de poules. « Comme nous avons bien de la chance de partir en

vacances quand d'autres vont à l'abattoir », pense le narrateur. Dans cette suite de courts textes, on retrouve tout l'humour, le sens de l'absurde et la tendre légèreté de Joël Egloff. L'auteur de « l'Etourdissement » a consigné une foule d'observations qui, tels les fragments d'un kaléidoscope, se combinent pour refléter sa vision du monde.

CLAIRE JULLIARD

ROMAN

### Féerie générale

par Emmanuelle Pireyre (photo), Editions de l'Olivier, 256 p., 19 euros.

\*\* Pas facile de résumer cette « Féerie générale ». Le livre est déroutant, à mi-chemin entre le roman et l'essai, qui explore l'esprit de ce début de siècle avec sept parties en forme de collages. On y trouve un peu de tout, des schémas, des photos et une petite fille qui a son mot à dire sur la finance. Un pari osé, mais réussi, par l'auteur qui dévoile un vrai talent pour la composition et l'expérimentation formelle. Un ovni littéraire, jamais hermétique, souvent drôle et toujours pertinent. X. T.





**Le style.**

*S'éveiller au parc de la Tête d'Or*

« Pour monter le curseur féerie au maximum, dès l'aube, on se poste au nord-ouest du parc encore fermé, errant dans la Cité internationale, parmi les groupes de congressistes étrangers. Puis à 6 h 30, on y entre seul par la "porte du Musée d'art contemporain", et on s'avance dans les odeurs de terre et d'herbe, entre les magnolias, jusqu'au lac, qui a une étrange et fraîche densité vert sombre. »



*S'étourdir à l'échangeur de Perrache*

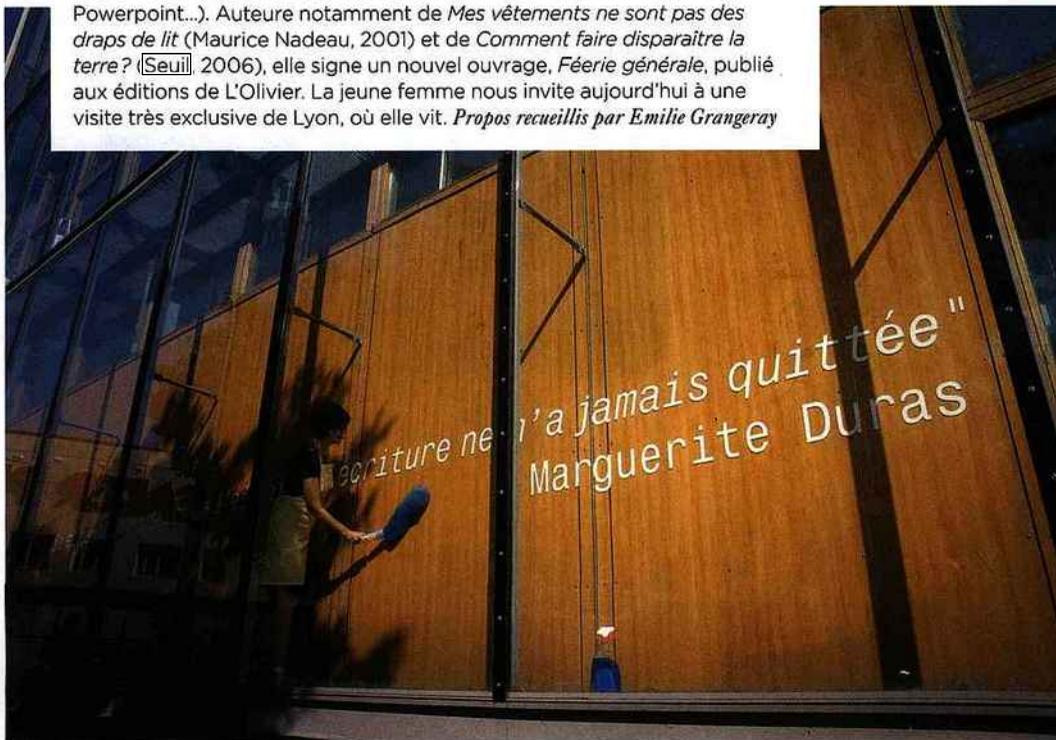
« Je sais, ce n'est pas une évidence, mais il faut aller voir cet échangeur : un ouvrage bétonné en plein centre-ville, où se rejoignent deux autoroutes, où débute le tunnel de Fourvière, où se croisent trains, tramways, voitures, bus et camions sur plusieurs étages souterrains et aériens. Il faut y aller à pied, traverser le Rhône en admirant l'eau, s'apercevoir trop tard qu'on a traversé du mauvais côté et se retrouver, en y mettant un peu du sien, sur la bretelle de l'autoroute du Soleil. Sur un mode Crash de Cronenberg, poussant à ses ultimes conséquences le désir pour la voiture, on est dans l'expérience urbaine extrême de ce que signifie la hausse du trafic routier. »



FRANCE

**Le Lyon**  
d'Emmanuelle  
Pireyre.

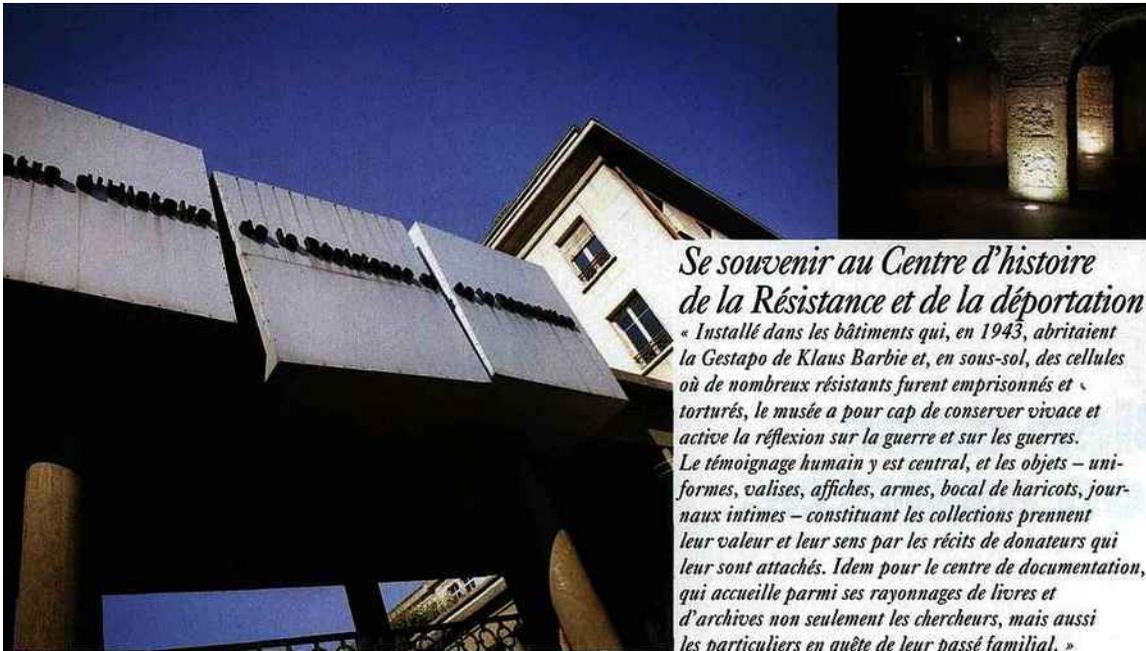
De son propre aveu, Emmanuelle Pireyre, 43 ans, est une écrivaine qui travaille lentement : « J'attends de chaque livre quelque chose qui m'étonne ». Elle aime ainsi mêler au texte proprement dit d'autres formes (vidéos, Powerpoint...). Auteure notamment de *Mes vêtements ne sont pas des draps de lit* (Maurice Nadeau, 2001) et de *Comment faire disparaître la terre?* (Seuil, 2006), elle signe un nouvel ouvrage, *Féerie générale*, publié aux éditions de L'Olivier. La jeune femme nous invite aujourd'hui à une visite très exclusive de Lyon, où elle vit. *Propos recueillis par Emilie Grangeray*



*Epousseter la devise de Duras*

« "Ecrire, c'était la seule chose qui peuplait ma vie et qui l'enchantait. Je l'ai fait. L'écriture ne m'a jamais quittée. Marguerite Duras." Cette jolie devise se trouve sur une façade du huitième arrondissement. Celle d'une bonne médiathèque, d'ailleurs. Un jour, j'ai remarqué que la phrase prenait la poussière. Comme je voulais qu'elle reste toujours aussi belle, j'ai acheté un Cif javellisé et une peau de chamois, et j'ai demandé une autorisation à la direction des bibliothèques pour pouvoir m'introduire dans la vitrine... et la briquer. »

Emmanuelle Pireyre, *Nettoyer une phrase de Marguerite Duras, in Tours et détours en bibliothèque, 20 carnets de voyage* (Presses de l'Enssib, 2012).



*Se souvenir au Centre d'histoire de la Résistance et de la déportation*

« Installé dans les bâtiments qui, en 1943, abritaient la Gestapo de Klaus Barbie et, en sous-sol, des cellules où de nombreux résistants furent emprisonnés et torturés, le musée a pour cap de conserver vivace et active la réflexion sur la guerre et sur les guerres. Le témoignage humain y est central, et les objets – uniformes, valises, affiches, armes, bocal de haricots, journaux intimes – constituant les collections prennent leur valeur et leur sens par les récits de donateurs qui leur sont attachés. Idem pour le centre de documentation, qui accueille parmi ses rayonnages de livres et d'archives non seulement les chercheurs, mais aussi les particuliers en quête de leur passé familial. »



**CARNET PRATIQUE**

**1/ Parc de la Tête d'Or**  
Porte du Musée d'art contemporain, quai Achille-Lignon, Lyon-6<sup>e</sup>.

**2/ Echangeur de Perrache**  
Pont Galliéri (Rhône).

**3/ Médiathèque du Bachut**  
Place du 11-Novembre-1918, Lyon-8<sup>e</sup>.  
[www.bm-lyon.fr](http://www.bm-lyon.fr)

**4/ Centre d'histoire de la Résistance et de la déportation**  
14, avenue Berthelot, Lyon-7<sup>e</sup>.  
[www.chrd.lyon.fr](http://www.chrd.lyon.fr)

**5/ Super marché aux puces**  
Dimanche matin, rue Titta-Çois, Vaulx-en-Velin.  
Accès : bus C3.

**6/ Grand parc de Miribel-Jonage**  
Vaulx-en-Velin. Accès : saisonnier (d'avril à septembre), bus 83.  
[www.grand-parc.fr](http://www.grand-parc.fr)



*Arpenter les puces de Vaulx-en-Velin*

« Avec d'autres familles, on achète à un prix vraiment très correct 25 kilos de carottes, 20 kilos de navets et un agneau, sous un ciel magnifique, superbe. Et pourquoi le ciel est-il si bleu alors qu'on devrait, a priori, être enfoui dans le fameux brouillard lyonnais ? Parce que la brume a été supprimée depuis longtemps par assèchement des zones marécageuses de la ville, qui ont cédé leur place à l'immense parc de Miribel-Jonage. 2 200 hectares où on peut aller manger ses carottes et ses navets, et faire griller son agneau, les pieds dans l'eau. »





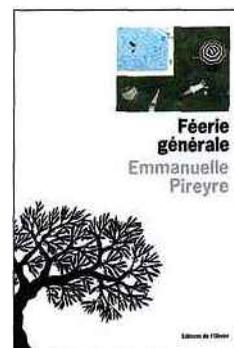
# En nos temps scintillants

Féerie générale, Emmanuelle Pireyre, éd. de L'Olivier 248 p., 19 €.

Par Yann Nicol

Ou peut-on croiser tour a tour – et parfois simultanément – une petite fille passionnée de peinture animalière, un universitaire dépressif, une poétesse allergique aux PowerPoint, mais également Hemingway, Jung, Tolstoï, les Desperate Housewives et les Pokemon ? Dans le dernier et stimulant livre gigogne d'Emmanuelle Pireyre, auteur il y a quelques années de *Comment faire disparaître la terre ?* (ou elle proposait une variation actuelle de la « femme de trente ans » chère à Balzac), qui capte avec *Féerie générale* l'élan paradoxal du monde contemporain, entre uniformisation et dislocation, mythes et décadence, culture savante et médias de masse. Les nombreux chapitres, appendices, schémas et photographies qui composent ce récit kaleidoscopique proposent un singulier voyage dans le temps et l'espace, mais aussi dans les registres des micro-fictions, du discours sociologique, des récits intimistes et des analyses philosophiques sur des sujets aussi divers que l'écologie, la finance, l'art contemporain, la religion ou la vie en entreprise. Ces chemins de traverse permettent à Emmanuelle Pireyre un regard particulièrement aigu sur les tics de notre époque, avec notamment une réflexion passionnante sur les différents langages, jargons, et autres *storytelling* qui composent notre paysage professionnel et affectif. Au cœur de ce collage d'éléments épars, qui répond très souvent à la logique de la digression et de l'association d'idées, on

retrouve un certain nombre de questions qui illustrent l'esprit, à la fois cocasse et profond, de son auteur. Comment laisser flotter les fillettes ? Comment habiller le paramilitaire ? Comment planter sa fourchette ? Le tourisme représente-t-il un danger pour nos filles faciles ? Autant d'interrogations qui, comme pour son livre précédent, donnent au roman d'Emmanuelle Pireyre des allures de « Manuel pratique à l'usage des êtres humains du XXI<sup>e</sup> siècle ». Le lecteur pourra ainsi être confronté à un raisonnement très concret sur les liens entre la frénésie propriétaire et la crise financière, découvrir une théorie plus personnelle sur les caractéristiques de l'homme moderne (et ses liens occultes avec la baronne de Rothschild), comprendre l'importance sociologique des barbecues, des machines à café et des steaks tartare, tout en se régaland de réflexions décalées sur les enjeux de l'identité, du bonheur ou du baiser ! Les incises récurrentes, intitulées « collection de baisers », qui reviennent notamment sur la place que tient la culture américaine – en particulier le cinéma hollywoodien – dans notre quotidien le plus intime, sont le symbole d'un livre à la fois érudit et loufoque, clairvoyant et déjanté, pétri de culture classique et nourri à l'entertainment contemporain. Son audace dans la composition, fragmentaire et eclectique, mais aussi la puissance de sa langue et l'acuité de son regard sur le monde font de *Féerie générale* un roman résolument moderne, en profonde résonance avec son temps. □





**EMMANUELLE PIREYRE est auteure de théâtre, de fictions radiodiffusées, et de deux fictions non conventionnelles que l'on peut rapprocher de la poésie. Elle est surtout un esprit libre, moqueur, une philosophe.**



## EMMANUELLE PIREYRE

Par MICHEL EDO

Librairie Lucioles (Vienne)

ET C'EST EN PHILOSOPHE et en poète qu'elle pose dans *Féerie générale* des questions aussi saugrenues que fondamentales... Que faire des casernes abandonnées pour cause de désertion du bellicisme européen? Pourquoi les villes occidentales changent-elles si lentement? Comment se regarder dans la glace quand on professe une philosophie décroissante et que l'on aime par-dessus tout le tourisme? Ces interrogations piochées ça et là dans le discours ambiant, il s'agit d'y répondre et de la manière la plus claire et la plus détaillée possible. Car on acquiesce bêtement, il faut le confesser, à tout ce que les médias et les penseurs appointés nous assènent comme vérité nouvelle. On ne prend pas souvent le temps de réfléchir deux secondes aux idées prédigérées qui flottent dans l'air. On pratique le progressisme mou comme d'autres la réaction. On s'accroche à la pensée du jour comme des bernard-l'hermite à leur coquille. À la manière de Cortázar - ou de Lydie Salvayre -, Emmanuelle Pireyre développe des thèmes de société, met le doigt sur les errements de la morale ou de la culture et y répond par l'absurde, c'est-à-dire en développant jusqu'à l'absurde leur logique. Le résultat de ce travail donne une série de textes brillants et drôles, qui moquent les petits mondes clos de l'entre soi, religion, politique, art contemporain, finance... qui manquent - mais qui sommes-nous pour les blâmer? - de recul pour juger des logiques qui les animent. Pireyre joue ici le rôle du fou. Elle pose les bonnes questions, celles qui grattent. Ainsi, nous pourrions enfin savoir si le tourisme de masse est un danger pour nos filles faciles, si une petite fille qui préfère la peinture animalière aux arcanes de la statistique financière a des chances d'être heureuse dans la vie, autant d'interrogations primordiales qui, par ailleurs, ne nous auraient même pas effleuré l'esprit. *Féerie générale* forme comme un vitrail dont chaque détail est porteur de sens et dont l'ensemble apporte l'illumination: soyons critique, mais n'oublions pas d'en rire! ■



**Emmanuelle Pireyre**

*Féerie générale*

[Olivier]

256 p., 19 €



» Lu & conseillé par

C. Couthenx  
Lib. Bohy et cie  
(Bordeaux)  
D. Bouillo  
Lib. M'Lire (Laval)  
D. Berland  
Lib. Coquillettes  
(Lyon)  
N. Vérot  
Lib. Lucioles (Vienne)

**EMMANUELLE  
PIREYRE**

«Féerie générale» ★★★★★

Le mal est fée

A l'heure où le langage fait l'objet de

tous les soupçons (cf le feuilleton sur les «expressions à la con» dans «Libé» ou les tweets moquant les argumentaires marketing des maisons d'édition), le drôle de livre d'Emmanuelle Pireyre constitue un manuel de survie indispensable au pessimisme réac' ambiant. Dans un carambolage de discours savants et de bla-bla communs, elle nous fait voyager dans ce XXI<sup>e</sup> siècle où la foi dans le storytelling

s'est épuisée pour faire place à une réalité bordélique, en pleine crise. Plutôt que de se perdre dans un monde en voie de muséification et de pleurer ce paradis perdu, Pireyre nous suggère d'être «vraiment là» et d'avancer

En chemin, on rencontre dans «Féerie générale» une petite fille qui déteste la finance et dessine des chevaux, des inconscients qui se promènent dans les Pyrénées en tongs, des artistes qui ont investi des casernes militaires autant de personnages précieux, car récalcitrants à échanger leur liberté contre une sécurité mortifère.

→ **L'Olivier** 256 pages. 19 €.**G. M.**

## Emmanuelle Pireyre ou l'art de décoller les sens

PAR CHRISTINE MARCANDIER ET VINCENT TRUFFY  
ARTICLE PUBLIÉ LE MARDI 9 OCTOBRE 2012

2012  
rentrée littéraire

Le titre du livre sonne comme un mot d'ordre : *Féerie générale*. Comme on dit « grève générale ». Comme on a dit « *rêve générale* » – pourtant Emmanuelle Pireyre n'y a pas pensé. Comme une injonction d'enchanter le monde alentour.



Rien d'autoritaire pourtant dans son entreprise littéraire. Seulement dire la d'aujourd'hui, poser des questions sans y répondre, saisir les circonstances du monde et faire un pas de côté pour en dérégler la mécanique trop huilée. Comme chez Francis Ponge, passer outre la banalité des choses pour saisir le beau et le monstrueux. « *Friedrich Nietzsche est-il halal ?* » demande-t-elle. « *Le tourisme représente-t-il un danger pour nos filles faciles ?* », « *Comment être là ce soir avec les couilles et le moral ?* ».

Rien d'évanescence, non plus : Emmanuelle Pireyre revient toujours au réel. Elle le prélève, dans les médias, les forums de discussion, les discours officiels et les expressions figées pour « *décoller les phrases* » de leur sens fossilisé. Elle décale les angles et les

perspectives pour proposer un nouvel agencement aux choses qui permet de les penser à nouveau. Tels ces enfants, dans *Comment laisser flotter les fillettes ?*, qui parlent comme de grands patrons du CAC40 et ont « *coutume de dire* » qu'« *on n'est plus à Wall Street dans les années 80. L'époque est finie où on travaillait seuls en psychopathe, où l'instinct, la coke et les individualités menaient la danse* ». Eux s'entraident, échangent dépêches de l'AFP et revues de presse (*Les Échos*, le *Financial Times*), pestent contre la crise et leurs mauvaises anticipations du marché (« *Si ça continue, je vais devoir vendre un de mes apparts à Cannes pour renflouer mes comptes de trading !* »).

C'est ainsi qu'Emmanuelle Pireyre compte remettre le monde en mouvement, par une poésie impertinente d'où s'échappent les sens, comme elle l'énonçait dans *Congélations et décongelations* (Maurice Nadeau, 2000) : « *Regardant de biais, la tête allongée vers l'horizon, j'ai vu les éclats du monde hésiter, changer de couleur, et s'enfuir à reculons derrière les collines sous le soleil glissant.* » Roman peut-être, écrits littéraires plus sûrement, *Féerie générale* appartient à la poésie, pour autant qu'il s'agit d'« *un lieu de littérature où toutes les formes sont possibles, où il y a la plus grande liberté, où on peut inventer tout ce dont on a besoin au moment où on en a besoin* ».

Vidéo disponible sur [mediapart.fr](http://mediapart.fr)



### Inventaire à la Pireyre

Le livre se présente d'abord comme une collection – mieux, une collection de collections –, un cabinet de curiosités, relevant du conte, de la nouvelle, du théâtre, de la poésie, de la philosophie, de la linguistique, mêlant l'attesté et la fiction, télescoper des personnages inventés et d'autres, bien réels, redécouverts ou eux-mêmes « *décollés* » : à l'aube

de chaque chapitre, une liste de personnages, où l'on découvre Roxane, un cheval, Claude Lévi-Strauss, Umberto Eco et la population japonaise (*Comment laisser flotter les fillettes ?*), mais aussi Aurelija, James Brown, le commissaire Moulin, **Christine Angot**, **Russell Banks**, le public d'un colloque et tous les peuples européens (*Comment habiter le paramilitaire ?*).

Vidéo disponible sur [mediapart.fr](http://mediapart.fr)



Beaucoup de choses se disent dans cette page liminaire de chaque chapitre qui met le lecteur aux aguets : un « *il était une fois* » qui nous entraîne dans l'imaginaire, la fiction, une liste de personnages si saugrenue que le lecteur se demande comment ils pourront bien se rencontrer puisque les temporalités comme les géographies se télescopent et que l'auteur, comme dans le plus fou des drames romantiques, convoque « *des peuples* » sur sa scène romanesque. Puis le récit progresse, par détails, ponctions et presque confessions : un "je" qui découvre, observe, décortique. Et le saugrenu – qui demeure – fait place au sentiment de pertinence face à ces détournements, ces échantillons de réel, de langage, ces histoires qui font entrer en collision des espaces auxquels le monde donne habituellement des frontières étanches.

Emmanuelle Pireyre écoute et reprend ces éléments de langage que tissent nos discours, souvent de manière inconsciente. Les redire, mais en décalant le regard, nous donne à entendre ce que nous disons de manière automatique, peu réfléchi. Tout le langage contemporain est rassemblé dans *Féerie générale*, ces réflexions d'économistes du dimanche, les émoticônes et autres raccourcis SMS – . Elle prélève et redispense, ces décrochages et pas de côté sont des révélateurs. L'œuvre d'Emmanuelle Pireyre est là, dans ce *Parti*

*pris des choses* qui est autant une saisie poétique du monde, de ses , ses qu'un commentaire politique de sa marche.

### Le langage, bombe à fragmentations

Emmanuelle Pireyre aime les listes (la collection de baisers), les typologies, les inventions (celle de la fourchette), les « *comment ?* » qui sont des « *pourquoi ?* ». Les questions initiales soulèvent des histoires qui s'écoulent ensuite en conversation qui passe de proche en proche d'un sujet à un autre, du coq à l'âne, qui produisent une série de dans un texte qui est le laboratoire poétique et sensé du monde extérieur.

Son ironie fondamentale nous fait rire, certes, mais elle nous invite à la réflexion, elle est une métaphysique, un regard, une mise en scène. Elle réalise l'inventaire de situations *mi-figue mi-raison*, n'a de cesse de traquer les événements du monde, d'un collectionneur de mangas, devenu *serial-killer* à Christine Angot et Russell Banks assistant à un colloque littéraire sous des couvertures kaki. La moindre situation pourrait sembler saugrenue, simplement surréaliste, elle soulève un monde. Ainsi lorsque Emmanuelle Pireyre remarque une phrase de Marguerite Duras qui prend la poussière sur le mur de sa médiathèque de quartier, à Lyon. Le symbole lui déplaît, comment laisser Duras se salir ? Intervenir toujours, au plumeau cette fois. Mais il n'est pas si simple de pouvoir atteindre cette citation, d'obtenir autorisations administratives et laissez-passer, d'atteindre les mots sous la cage de verre :

Vidéo disponible sur [mediapart.fr](http://mediapart.fr)

### Foire internationale

Il s'agit bien là de sonder et reproduire la *Foire internationale* (titre d'un autre opus d'Emmanuelle Pireyre aux éditions du Matin publié en même temps), de mettre en scène **un théâtre de situations**. Ce qui explique, sans doute, la rencontre nécessaire du travail de Myriam Marzouki, metteur en scène, avec l'œuvre d'Emmanuelle Pireyre. Myriam Marzouki a porté au théâtre des textes de Perec, Ponge, Nathalie

Quintane ou Hugues Jallon, autant d'entreprises de déconstruction de la langue et du monde. Dans son cheminement artistique comme politique, elle découvre les textes d'Emmanuelle Pireyre, ces de sens, elle s'enthousiasme pour la manière dont, dont peu à peu se met en relation ce qui pourrait d'abord sembler.

Vidéo disponible sur [mediapart.fr](http://mediapart.fr)

Myriam Marzouki, qui venait de monter *Europeana*, une brève histoire du XX<sup>e</sup> siècle de Patrik Ourednik, souhaite alors mettre en scène le monde contemporain, post-2001, et trouver un texte susceptible de rassembler une vision politique, théorique, écologique mais aussi littéraire.

Ce sera *Laissez-nous juste le temps de nous détruire*, mise en scène de Myriam Marzouki, textes d'Emmanuelle Pireyre, représenté à la Maison de la poésie du 7 au 25 mars 2012. Poésie, théâtre, politique, on retrouve les croisements qui tissent l'univers singulier des deux artistes qui évoquent pour nous ce travail collectif de :

Vidéo disponible sur [mediapart.fr](http://mediapart.fr)



- **Emmanuelle Pireyre, *Féerie générale*, Éditions de l'Olivier, 250 p., 19 euros (format ePub, 12,99 euros) - Lire un extrait (pdf)**

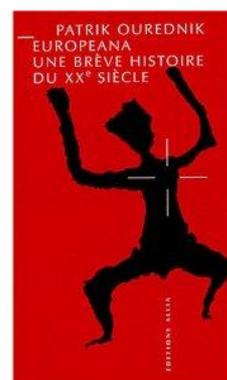
Vidéo disponible sur [mediapart.fr](http://mediapart.fr)

- **Emmanuelle Pireyre, *Foire internationale*, éd. Les petits matins, 80 p., 9 euros - Lire un extrait (pdf)**

- **Emmanuelle Pireyre, *Nettoyer une phrase de Marguerite Duras, Tours et détours en bibliothèques : Carnet de voyage*, Enssib (voir en page 5, un long extrait de ce texte et une présentation de son projet général).**



- **Patrik Ourednik, *Europeana, une brève histoire du XX<sup>e</sup> siècle*, Allia, 2004**



### Nettoyer une phrase de Marguerite Duras

Le texte d'Emmanuelle Pireyre, *Nettoyer une phrase de Marguerite Duras*, est publié dans une anthologie publiée par l'Enssib, *Tours et détours en bibliothèques : Carnet de voyage*.



Emmanuelle Pireyre © Aurélie Pétre

Nettoyer une phrase de Marguerite Duras

1 – Nous sommes en avril 2012, les feuillages persistants se relèvent d'un pénible hiver à contretemps, notre république reprend son souffle pour changer de président, et les bibliothèques demeurent nos lieux magiques, lieux pascalien de l'humanité apaisée et du savoir classé. Pascal préconisait que nous restions assis à la maison, dans un fauteuil proche de la fenêtre, un gros volume ouvert sur les genoux ; mais il n'aurait pas vu d'inconvénient, j'en suis sûre, à ce que nous sortions une fois par semaine pour nous réapprovisionner à la bibliothèque.

2 – En avril 2007, il y a cinq ans presque jour pour jour, tandis que j'arrivais à Lyon et emménageais dans le sud-est de la ville, ouvrait dans le même quartier, une médiathèque nommée *Marguerite Duras*. Le quartier où nous vivons, la médiathèque *Marguerite Duras* et moi depuis cinq ans, est un quartier en cours de requalification, ancien quartier d'ateliers et de petites entreprises, nouveau quartier d'habitation. J'habite dans un ancien bâtiment de bureaux transformé en habitation ; la médiathèque est un bâtiment neuf et lumineux, construit après démolition d'une barre.

3 – *Marguerite Duras*, nom simple, lyrique, souhaitable, me disais-je, un nom qui choisit de conserver le livre et la littérature en tête de proue même si on aura à l'intérieur du bâtiment du son, de l'image et des ordinateurs. Je repensais par contraste aux noms de rues et lieux culturels donnant l'impression que nous nous cognons à chaque pas à un plafond trop bas, ou qu'au contraire on nous appuie dessus pour tenter de nous noyer dans un liquide quelconque.

4 – Les médiathèques sont de l'ordre du clinamen : au départ, avant le début du monde, tous les atomes tombent dans le même sens, parallèlement ; mais, à un moment donné, expliquait Epicure, un atome se met à dévier de sa trajectoire, percute ses semblables, s'accroche à quelques uns, en agglutine d'autres au passage, et si tout va bien, il crée un monde. Un monde apparaît, là où on n'avait jusqu'alors qu'une pluie monotone de particules.

5 – Au départ, tous les atomes de l'économie mondialisée tombent dans le même sens, et la population mondiale est unanime : la séduction

maximale va aux centres commerciaux, au shopping. L'architecte Rem Koolhaas explique l'épanouissement dans le monde entier des malls, les vastes centres commerciaux, par les innovations techniques : escalator, air conditionné, lumière artificielle. Tous les malls tombent dans le même sens, dans le monde entier, les gens en raffolent. Or, à un moment donné, il y a vingt ans : clinamen, le fameux *clinamen de 1992*. En 1992, le prestige souhaité par nos autorités se mit à coïncider avec le savoir et sa démocratisation encore mieux qu'avec les centres commerciaux. Les pouvoirs publics eurent subitement envie de ranger les livres, les films, la musique, dans de vastes bâtiments ouverts sur la ville, éclairés non par des ampoules mais par la lumière du jour, bâtiments dont on ressent l'ampleur en 3D traversée de passerelles et d'ascenseurs. En comparaison, ce n'est pas pour critiquer, mais autant dire que les centres commerciaux perdirent de leur attractivité, et devinrent désagréables et datés avec leur pauvre lumière électrique, avec leur vacarme, leurs produits, leurs marques.

6 – Ainsi est notre médiathèque *Marguerite Duras* du 8<sup>e</sup> arrondissement de Lyon : née en 2007 des suites du *clinamen 1992* toujours vivace quinze ans plus tard. Spacieuse, ouverte sur l'extérieur, précise à l'intérieur, vitrée de bas en haut. A gauche de la porte d'entrée, en façade, dans l'immense vitrine de verre, on peut lire une phrase de Marguerite Duras :

« *Ecrire, c'était la seule chose qui peuplait ma vie et qui l'enchantait. Je l'ai fait. L'écriture ne m'a jamais quittée.* »

7 – J'aime la présence dans le quartier de cette phrase écrite sur une seule ligne de dix mètres de long, en lettres blanches très visibles de la rue, sur fond de bois blond. Lorsque j'ai emménagé dans le quartier, j'aimais la voir ainsi, lisible depuis le tramway. Ne connaissant pas la ville, j'aimais que notre quartier en rénovation porte cette devise inattendue, comme une indication de direction à suivre. Et j'aime cette phrase pour elle-même, ces trois phrases qui n'en forment qu'une et résument une vie où ce qui tient du rêve, de l'enchantement, a tout simplement été réalisé.

« *Ecrire, c'était la seule chose qui peuplait ma vie et qui l'enchantait. Je l'ai fait. L'écriture ne m'a jamais quittée.* »

C'est le résumé d'un monde où les conseillers d'orientation ont un emploi du temps réduit. Pas de longs tests de QI, pas d'étude de marché. Une question unique posée aux collégiens : « Qu'est-ce qui enchante votre vie ? » Une réponse unique à leur réponse : « Ok, eh bien alors faites-le. »

8 – Je me souviens des premières phrases de Marguerite Duras que j'ai lues. J'avais quinze ans, c'était un samedi en fin de matinée ; je rentrais du lycée. *L'Amant* venait d'obtenir le prix Goncourt. Marguerite Duras y parlait de son visage, dévasté, vieilli prématurément. Elle parlait aussi, dans une interview peut-être, des paroles déterminantes de Queneau, lorsqu'il lui avait conseillé de toujours écrire, de ne plus rien faire d'autre que ça, le reste de sa vie, de ne se laisser intimider par rien. J'étais en classe de seconde. *L'Amant* était arrivé dans le salon de mes parents par abonnement : le livre du mois était le prix Goncourt, *l'Amant* de Marguerite Duras. Et c'est ainsi par le truchement imprévisible du prix Goncourt et de l'abonnement France Loisir que, confrontée à cette étrangeté d'être au monde et au magnétisme du livre, j'ai ressenti une intense secousse esthétique, un enchantement.

9 – Dès lors, en quête du même enchantement, j'ai lu tous les autres livres de Marguerite Duras, les livres écrits avant celui-ci, entre le moment où elle avait décidé de consacrer sa vie à l'écriture et le moment où elle avait rédigé *l'Amant* d'une seule coulée, très vite. Tous ses opus étaient au cdi de mon collègue ; je les ai dévorés, réservant quand même la palme du magnétisme à *l'Amant*. Marguerite Duras l'expliquait en 1984, plusieurs années d'écriture lui avaient été utiles pour mettre au point le style à l'œuvre dans *l'Amant* : à force d'écrire, à force de travail dans les années passées, elle avait atteint un stade où l'écriture, rapide, fluide, ne lui demandait plus d'efforts et coulait d'elle avec facilité, si bien que *l'Amant* avait été écrit en trois petits mois. A force d'écrire, Marguerite Duras avait transformé son existence, sa parole, sa

personne : tout était devenu écriture. Dans les années qui suivirent, cette parole très particulière émanait d'elle et transformait les choses du monde ; le monde passait à travers elle, à travers sa machine, et ressortait à chaque fois enchanté.

10 – Et cet enchantement est devenu notre devise de quartier. Ainsi sommes-nous dans le sud-est lyonnais, dit la devise, il y a cette sorte d'exemplarité qui nous caractérise : nous voulons que soient mis à disposition de tous les meilleurs livres, films, disques. Nous localisons ce qui enchante notre vie, et nous le réalisons. Quand nos kids shootent dans leur ballon de foot sur la placette devant la médiathèque, ils ont toujours à l'horizon de leur champ de vision la phrase de Marguerite Duras, et leurs passes, leurs buts, sont imprégnés de cette vérité.

11 – Simplement une chose me tracassait depuis quelques mois. En l'espace des cinq ans écoulés depuis l'ouverture de la médiathèque, la poussière a pénétré dans la vitrine à gauche de la porte d'entrée : la phrase s'est ternie. Des toiles d'araignées pendent ici et là de notre devise. Je m'inquiétais qu'en cinq ans, la phrase de Marguerite Duras se soit altérée, laissant à craindre que dans dix ans, certaines lettres de notre devise pendront tête en bas, que dans vingt ans des gravats envahiront la vitrine, que nos rêves et nos idées seront bafoués. Etrange d'ailleurs, me disais-je, que la phrase de Marguerite Duras s'abîme quand le reste du bâtiment reste impeccable. L'imprévoyance que cela suppose m'inquiétait et me rappelait vaguement une bureaucratie années 70 quelque chose de sourd et inattentif. La même incompréhension qu'on ressent quand les horloges des bâtiments institutionnels, les horloges des stations de tramway, s'arrêtent et sont abandonnées à un horaire faux parce que semble-t-il on n'a pas prévu de budget pour les piles ; une légèreté dans l'organisation du collectif qui, déjà en soi, nous rend nerveux, et nous inquiète d'autant plus

un an après Fukushima, et nous évoque les réacteurs, les milliers de vannes et robinetteries, les centaines de milliers de petits joints, enfin bref.



12 – Pour toutes ces raisons, j’ai acheté une peau de chamois et un cif javelisé. Et, comme on me proposait d’écrire un texte sur une médiathèque, j’ai bien sûr choisi la médiathèque *Marguerite Duras*, et profité de l’occasion pour tenter de me faufiler jusqu’à la phrase. J’ai acheté cette peau de chamois et ce cif et le 10 janvier, je me suis présentée à la médiathèque et j’ai proposé à la direction mes services de ménagère en vue de nettoyer la phrase de Marguerite Duras. Une ménagère peut-être pas excellente, mais que j’espérais suffisamment compétente pour une tâche limitée, pour un nettoyage de phrase.

(...)

*Tours et détours en bibliothèques : Carnet de voyage* (octobre 2012, 55 €). Chaque texte part à la rencontre d’une bibliothèque, en un tour de France singulier. Le volume rassemble 19 écrivains et une photographe (Aurélie Pétreil) : Mouloud Akkouche (BM de Biarritz), Baptiste-Marrey (BM Elsa Triolet de Villejuif), François Bon (BM de Poitiers), Jean de Breyne (BM de Nîmes), Pascal Commère (BM d’Epinal), Christine Détrez (BM de Valenciennes), Dominique Fabre (BU de Paris 8), Nicolas Fargues (la BULAC, Paris), Alice Ferney (BM Alfortville), Philippe Fusaro (BM de Gérardmer), Sylvie Gracia (BM Alcazar, Marseille), Leslie Kaplan (BU Sainte-Barbe, Paris), Aurélie Pétreil (choix en cours), Emmanuelle Pireyre (BM du Bachut, Lyon), Henri Raczymow (BU Paris-Diderot), François Salvaing (BM de Lorient), Jane Sautière (BM Marguerite Yourcenar, Paris), Jacques Séréna (Médiathèque de la Roseraie, Angers), Lucien Suel (BM d’Armentières), Fabienne Swiatly (BU Chevreul, Lyon 2). Un blog présente ce **Carnet de voyage**.

**Directeur de la publication** : Edwy Plenel

**Directeur éditorial** : François Bonnet

**Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).**

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 1 538 587,60€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071.

Conseil d’administration : François Bonnet, Michel Broué, Gérard Cicurel, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Gérard Desportes, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

**Courriel** : contact@mediapart.fr

**Téléphone** : + 33 (0) 1 44 68 99 08

**Télécopie** : + 33 (0) 1 44 68 01 90

**Propriétaire, éditeur, imprimeur et prestataire des services proposés** : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 1 538 587,60€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l’adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.